



BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

CODE SUJET :

305

ESC_RT

Concepteur Epreuves ESC : ESC AMIENS PICARDIE

OPTIONS SCIENTIFIQUE, ECONOMIQUE, LETTRES & SCIENCES-HUMAINES, TECHNOLOGIQUE
Programme ESC

RESUME DE TEXTE

lundi 14 mai 2007, de 14 h. à 17 h.

N.B. : Il est demandé au candidat d'indiquer, **impérativement**, son numéro d'inscription sur la copie.

Résumez en 400 mots le texte suivant.

Une tolérance de 40 mots est admise : le résumé devra être strictement compris entre 380 et 420 mots.

Les candidats doivent indiquer, sur leur copie, le nombre de mots employés de 50 en 50 (marque dans le texte et regard dans la marge), ainsi que le total exact à la fin.

Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.

L'usage de documents et de tout matériel électronique est interdit.

De l'épisode révolutionnaire, les hommes sont sortis avec la conviction que la littérature à venir ne saurait être celle *de* la Révolution. Et l'idée traversera tout le siècle, née de l'association mortelle qui s'est nouée entre le mot de Terreur et celui de Révolution, partagée même par ceux qui ne sont pas prêts à réduire l'élan révolutionnaire aux lugubres souvenirs jacobins, à la haine des factions et à la sauvagerie des hommes.

Car l'épisode terroriste n'a pas été meurtrier seulement pour les hommes, mais aussi pour les lettres. Les jacobins ont professé que le patriotisme devait occuper la vie entière et qu'il pouvait légitimement réclamer le sacrifice des liens privés au bien public: comment, avec de telles exigences, pratiquer, ou seulement goûter, la littérature ? Ils ont demandé aux citoyens l'obéissance, mais pis encore : le consentement intérieur, donnant ainsi à croire que les opinions et les attachements personnels étaient de peu de prix. Or les lettres, foncièrement anti-tyranniques, ne vivent que du libre choix des sentiments et de la saveur de la vie individuelle. Le jacobinisme a encore exclu les femmes, sans lesquelles il n'est pas de littérature, motif promis à un bel avenir au cours du siècle. Enfin, surtout, il a, sous couleur de laconisme et d'efficacité, affecté d'user d'une langue prosaïque, aux limites du trivial. Le thème de la « vulgarité » du langage né de la Révolution, terme que M^{me} de Staël invente pour le flétrir, va faire lui aussi une longue carrière dans la méditation de l'époque sur elle-même.

Mais comment ne pas croire, quand on est écrivain, au pouvoir des mots ? Comment ne pas penser que les termes excessifs et grossiers qu'affectionnait la Révolution dans sa phase terroriste ont servi de préambule à la persécution, en conduisant insensiblement les hommes à la barbarie des actes ? Et comment, à l'inverse, ne pas miser sur un beau langage maîtrisé pour garantir les hommes de l'excès ? Écrire c'est toujours penser peu ou prou que, des mots aux actes, la conséquence est bonne. Et si l'on admet ce lien, on reconnaît aussi à la fois l'incompatibilité de la littérature avec le jacobinisme (et même, au-delà, son allergie à une démocratie qui découragerait toute velléité d'établir une supériorité quelconque) et son cousinage avec l'aristocratie. Cela, de mille façons.

Pas d'aristocratie sans distinctions. Mais pas davantage de littérature. Si dans une société démocratique beaucoup de distinctions s'amenuisent et s'effacent, elles subsistent pourtant dans la sphère des lettres et des arts: la littérature ne peut respirer dans la haine des talents. Le don, l'imagination, la singularité de la voix, le style distinguent l'écrivain et l'élèvent au-dessus de la masse. Les artistes rivalisent entre eux pour le prestige, la notoriété, la reconnaissance du public, toutes choses fort inégalement distribuées. Enfin, spectateurs et lecteurs doivent eux-mêmes consentir au surplomb du génie: ils n'exercent le jugement de goût qu'en hiérarchisant les œuvres et les artistes; et ce jugement, lent à s'éduquer, exige le loisir, la disponibilité, la conversation, le commerce complice avec les textes, l'échange avec les auteurs : tout ce qui allait de soi dans l'ancienne société lettrée.

Ainsi s'explique l'indulgence montrée, à de rares exceptions près, par les écrivains, fussent-ils démocrates, aux grâces légères du siècle précédent et le regret que la Révolution les ait guillotinées elles aussi. « J'aime de passion, écrit Stendhal, un grand seigneur bien élevé et gai. La société veuve de ces êtres gais, charmants, aimables, ne prenant rien au tragique, me semble presque l'année dépouillée de son printemps. » Rémusat, qui concède à la Révolution d'avoir fait progresser le sérieux dans les idées morales, se demande, anxieux, où trouver désormais « ce goût pour les succès intellectuels qui, même lorsque l'amour-propre l'inspirait seul, ennoblissait son origine par son objet ». Où ? Mais précisément dans la littérature, et en elle seule désormais. Tout cela tend à faire d'elle la dernière activité à pouvoir prétendre à la royauté et au sacerdoce, tandis que ceux-ci s'effondraient. Il faut, écrit Balzac dans la préface des *Illusions perdues*, que « les quatre cents législateurs dont jouit la France sachent que la littérature est au-dessus d'eux. Que la Terreur, que Napoléon, que Louis XIV, que Tibère, que les pouvoirs les plus violents, comme les institutions les plus fortes disparaissent devant l'écrivain qui se fait la voix de son siècle ».

Pas d'aristocratie, d'autre part, sans « manières », c'est-à-dire sans les égards qui président aux relations des hommes entre eux, indispensables à une sociabilité qui ne naît nullement des opinions mais des usages, non des lois mais des coutumes; sans la politesse, devoir commun à l'être social et moral; sans les raffinements d'un langage choisi et gouverné. Mais hors de tout cela, pas davantage de littérature. Sans doute les réquisits de simplicité nue du monde nouveau imposent-ils d'en bannir ce que M^{me} de Staël appelle l'« esprit madrigalique » : les

volutes et les fanfreluches d'un style que les hommes nés de la Révolution tiennent désormais pour insincérité, voire hypocrisie. Mais il ne s'ensuit pas que la littérature puisse se passer d'un langage ouvragé, raffiné, travaillé, qu'elle doive, sous prétexte d'égalité, renoncer aux formes délicates. La fausseté elle-même peut n'être pas entièrement à proscrire si par elle on entend les ornements que les manières ajoutent à l'existence.

Non seulement, en effet, les manières adoucissent les êtres, mais elles enrichissent la vie, la compliquent, la rendent intéressante, variée, ambiguë aussi: elles obligent à l'interprétation, réclament le déchiffrement. De même que la littérature permet aux hommes de vivre d'autres vies que les leurs, les manières les autorisent, voire les contraignent à être un peu plus qu'eux-mêmes. Renoncer aux manières au nom de la transparence des rapports humains - utopie glaçante et meurtrière du jacobinisme - serait ruineux pour la littérature. Le thème traverse le siècle et la défense des manières va réunir ceux que la Révolution a épouvantés et ceux qui cherchent les voies d'une littérature essentiellement « française » ; c'est-à-dire adaptée à une nation qui a été secouée par une Révolution, mais n'en est pas moins l'héritière d'un très ancien régime des lettres. Et ceci explique que l'éloge de la civilité aristocratique ait si longtemps survécu à la mort de l'aristocratie, y compris dans les œuvres vouées à la démocratie des idées.

Enfin, pas d'aristocratie sans transmission, et sans invocation du passé, non seulement comme garantie des prétentions mais aussi comme légitimation des actes et des pensées. Et pas davantage de littérature. Car toute œuvre littéraire s'édifie sur des souvenirs, se réfère à des exemples, s'ancre dans d'autres œuvres. Dans la vie politique, il arrive qu'on puisse croire à un départ à neuf ; et telle, en effet, a été l'illusion des acteurs de la Révolution, encore que les plus perspicaces aient su dès l'origine qu'à la différence des Américains ils bâtissaient sur une très vieille terre, depuis longtemps labourée par les épreuves, façonnée par des habitudes et des souvenirs séculaires. Mais dans la vie littéraire, il n'y a jamais de table rase. Tout écrivain, quelle que soit son ambition d'être moderne, a été nourri des œuvres du passé, longuement formé et pétri par une civilisation ancienne qu'il ne lui est pas loisible d'oublier. Il lui faut être familier des usages, pour pouvoir en jouer et, éventuellement, les subvertir. Pas de naissances ici, mais des renaissances, ou des reconnaissances.

Toutefois, le long cousinage de l'aristocratie et des lettres ne suffit pas à effacer l'évidence des temps nouveaux, qui réconcilie, sans qu'ils le sachent bien eux-mêmes, des hommes que leurs sentiments opposent. Aux Français qui « furent de la retraite de Moscou », comme dit Stendhal, peut-on raisonnablement offrir la littérature qui convenait aux « marquis couverts d'habits brodés et de grandes perruques noires » ? Comment ne pas spéculer sur ce que la liberté et l'égalité politiques vont apporter à la littérature ? Sur la manière qu'aura cette très vieille dame de s'adapter à la jeunesse du temps ?

En ces années indécises, on aurait pu croire que ces questions n'étaient pas urgentes. Tous pourtant, à l'aube du siècle, voient le problème leur sauter au visage, sûrs, avec Bonald et Constant, que la littérature est inséparable de la société qui la produit. Tous, dans un frémissement d'imminence, pressentent que quelque chose va changer, même si rares sont ceux qui se hasardent à définir ce « quelque chose ». Il faut une audacieuse, M^{me} de Staël, consciente des responsabilités de l'écrivain, pour relever le défi et ouvrir la réflexion avec *De la littérature*, manifeste au titre éloquent, puisqu'il s'agit de la considérer « dans ses rapports avec les institutions sociales ». Chateaubriand, peu satisfait de s'être fait coiffer sur le poteau, renâcle à convenir de cette antériorité. Il s'obstine à affirmer que c'est avec lui seul, et le coup de clairon du *Génie du christianisme*, publié pendant deux ans après l'ouvrage de M^{me} de Staël, que la littérature nouvelle a pris son essor.

Deux candidats donc au titre de héraut du renouvellement des lettres. Deux candidats que tout paraît séparer. L'une croit à la perfectibilité, l'autre la conteste. La première s'exalte à la

perspective de l'avenir, l'autre vit dans la rumination dolente et voluptueuse du passé. Elle récuse l'autorité des ancêtres, que lui vénère. Elle célèbre le XVIII^e siècle, qu'il humilie devant le siècle précédent. La fille de la Genève protestante se satisfait d'une religion « épurée » et raisonnable. Le fils de la Bretagne catholique prêche une religion du mystère, ornement et recours des vies individuelles. Les contemporains ne s'y trompent pas, qui opposent les deux ouvrages comme le progrès à la tradition, la raison au sentiment. Chateaubriand lui-même avait signé le 22 décembre 1800 dans *Le Mercure de France* un très long compte rendu polémique de « la littérature ».

Le plus perspicace dans l'affaire est pourtant Benjamin Constant, qui souligne la parenté cachée des deux livres : ce que M^{me} de Staël attribuait à la perfectibilité, Chateaubriand se contente de le verser au compte du christianisme, lui aussi ferment de progrès et garant de l'égalité des droits entre des hommes semblables. De fait, les deux adversaires ont en commun le vif sentiment d'une fracture entre un avant et un après antagonistes. Sur la ligne de crête qui sépare des temps sans commune mesure, Chateaubriand porte ses regards tantôt vers le passé, tantôt vers l'avenir, dans un télescopage des années, un brouillage des dates et un vacillement de la conscience dont il tire ses plus beaux effets littéraires. M^{me} de Staël, elle, est bien plus énergiquement orientée vers l'avenir. Mais tous deux savent que la Révolution a transformé le champ de l'imagination, aggravé chez l'homme l'angoisse de la finitude, aiguïté la mélancolie, ouvert des routes inconnues à l'expression de l'amour. Chateaubriand, du reste, devenu avec l'âge plus équitable, le reconnaîtra dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, en évoquant l'idiome de la littérature nouvelle : « C'est Madame de Staël, c'est Benjamin Constant, c'est Lemercier, c'est Bonald, c'est moi enfin qui les premiers avons parlé cette langue. »

Quel visage aura-t-elle, cette littérature inédite ? Il est plus facile de commencer par dire ce qu'elle ne peut plus être. Il lui faut d'abord prendre acte de la disparition d'un public. Jadis, les hommes de lettres et leurs lecteurs appartenaient au même monde cultivé, se fréquentaient dans les salons, avaient des exigences communes de raffinement et partageaient un code implicite d'initiés. Désormais, l'espèce des hommes de lettres est éteinte, M^{me} de Staël l'a assuré dès 1798. Et quant au public, devenu légion, il risque d'être imperméable aux modèles qui dominaient l'ancienne société littéraire et aux règles de goût qui régissaient les genres. L'idée du modèle est presque insupportable aux temps démocratiques, tant ceux-ci vivent de la conviction - ou de l'illusion - d'une nécessaire transparence entre la vérité et l'artiste : la référence aux grands anciens la compromet en interposant, involontairement, ou délibérément, un écran mensonger. L'imitation, naguère si prisée, se voit alors découronnée d'un coup, les règles paraissent un autre nom pour le despotisme; les conventions, comme le suggère M^{me} de Staël, deviennent inséparables de « l'aristocratie des rangs dans le gouvernement », complices du privilège par conséquent. Inaugurer une nouvelle littérature impose de la placer sous le signe de l'abandon des formes désormais vidées de leur sens.

Ces réflexions annoncent la condamnation à terme de la tragédie classique, veuve de ses héros favoris - les rois - et de son ressort coutumier - l'amour comme passion quasi exclusive. Quand l'activité moderne appelle les citoyens à d'autres intérêts, il est difficile d'imaginer que l'amour garde sa préséance et, au-delà, que les grandes passions - thème qui sera aussi celui de Tocqueville - puissent vivre dans un monde platement prosaïque. La tragédie ne peut plus se proposer de peindre que l'évolution d'un caractère. Et comment, s'interroge Constant, montrer cette transformation en la confinant en un lieu unique et dans l'espace d'une journée ? Lui-même se reproche d'avoir, en l'adaptant, plié la tragédie de Schiller au terrible carcan de la tragédie classique, par respect excessif pour « nos habitudes et nos mœurs ». Il se sent coupable de n'avoir pas su prévoir qu'une révolution politique entraînerait nécessairement une révolution littéraire. La tragédie classique doit donc périr de sa raideur solennelle. De cet effacement prévisible, Rémusat donne une explication éloquente : dans les temps démocratiques - il y inclut la Restauration où il écrit ces lignes -, la tragédie « finit par ressembler à ces gouvernements étroits dont le peuple est exclu ».

Adieu à la tragédie, au moins sous la forme canonique qu'elle a prise dans la France classique. Mais adieu aussi à la comédie ? La comédie vivait des ridicules qu'engendraient les différences de rangs, frappait de dérision ceux qui cherchaient à les nier, transgression dont le public avait une compréhension immédiate. Mais voici que les distinctions sociales se sont évanouies, sinon dans l'ordre des réalités, du moins dans celui du symbolique. Et c'est assez pour prédire à terme le déclin de la comédie : les ridicules sociaux, assure M^{me} de Staël, « doivent être en beaucoup moins grand nombre dans les pays où l'égalité politique est établie ». Sans doute y a-t-il toujours des dénivellations entre les êtres, et on pourrait même soutenir qu'il y en a davantage tant les fortunes, les mérites, les professions continuent à les diversifier et à compliquer leurs relations. Ces différences pourtant, éphémères et mobiles, « prouvent l'égalité plus qu'elles ne la contestent ». Profonde remarque de Rémusat.

Comment, d'ailleurs, faire entendre raillerie en mettant sur le théâtre des négociants, des manufacturiers, des cultivateurs ? Comment, dit Stendhal, pourra-t-on se moquer « de la classe des avocats, de la classe des médecins, de la classe des compositeurs de musique qui maudissent Rossini » ? Si on s'avisait de les tourner en dérision, toutes ces classes, pulvérisées en groupes d'intérêts, en appelleraient à leurs protecteurs naturels. La conclusion est qu'on ne peut plus brocarder personne dans une époque qui idolâtre le travail et l'utilité, qui proscrit l'insouciance, et que Balzac comme Stendhal soupçonnent d'avoir tué jusqu'au rire. L'annonce de la mort programmée de la comédie, en un siècle où tous les Français sont admissibles aux emplois et où toutes les prétentions sont légitimes, traversera le siècle jusqu'à Barbey d'Aurevilly.

Que reste-t-il donc à l'écrivain moderne ? On voit poindre ici l'éloge du roman comme le genre même que réclame la démocratie. Seulement « poindre », car toute une tradition en ce début de siècle fait encore du romanesque un genre décrié et frivole, tout juste bon pour les femmes et de surcroît ruineux pour les filles. Toutefois, le but d'obtenir la vérité dans la description d'une époque partagée entre les souvenirs anciens et les situations neuves va vite balayer ces réticences et instituer le roman comme le plus éclairant des genres littéraires. C'est dire, malgré toute l'intimidation qu'il inspire souvent aux historiens, qu'il s'est imposé à moi comme une évidence.

Plus éclairant, mais aussi plus véridique parce qu'il a le pouvoir d'expliquer et d'enseigner tout en représentant. Plus complet puisqu'il contient, dit Rémusat, la critique et l'imagination, fournit des informations et des exhortations - tout à la fois document, fable, leçon -, et parce qu'il saisit en acte la descente des grands événements dans les vies minuscules. D'un usage plus libre et plus individuel enfin, car le roman n'a besoin ni du commerce social ni du loisir luxueux que supposait le théâtre. Reste à le rendre plus vigoureux, puisqu'il s'agit désormais de faire impression sur des hommes qui ont vu des têtes promenées au bout des piques et un roi décapité - autant dire des hommes qui ne peuvent plus se satisfaire du « joli » littéraire. À ce prix, on peut avec Destutt de Tracy se convaincre qu'« on ne peut plus atteindre au vrai que dans le roman ».

Ces réflexions contrastées dessinent deux impasses. Impossible de ne pas chercher à faire naître la littérature régénérée que demande la démocratie. Mais impossible aussi de ne pas voir dans la littérature le précieux conservatoire des valeurs aristocratiques. La solution de la contradiction est parfois confiée au temps qui passe et à la manière de le vivre. « Je pensais, écrit Constant, qu'il fallait traiter le passé avec politesse, d'abord parce que dans le passé tout n'est pas mauvais, et secondement parce que la politesse engage le passé à se retirer plus doucement. J'ai appliqué plus tard et j'applique encore ce principe à la politique ainsi qu'aux Lettres. » Le refus d'hériter, si caractéristique de l'esprit né de la Révolution, n'implique donc pas la rupture brutale avec le passé.

« Plus doucement » : on tient ici un des problèmes majeurs que ce livre ne cessera de rencontrer. En engageant le passé à laisser place à l'avenir, mais « doucement », Constant marque bien qu'il ne s'agit nullement pour lui de prêcher un retour littéraire à l'Ancien Régime. Ce retour ne pourrait être que factice, comme l'est la littérature troubadour, décorative et artificielle, que Rémusat assassine en égratignant au passage Chateaubriand. D'où ce programme ambitieux : reprendre le passé aux champions du passé, trop enclins à en faire un modèle indépassable et à ne voir que décadence dans la marche du temps.

Dans la littérature renouvelée, donc, persistance des valeurs anciennes, respect du passé, mais nulle tentation rétrograde. Il lui faut composer avec ce qu'elle comporte nécessairement d'aristocratique et avec ce qu'elle doit à la Révolution. Une solution moyenne qui trouve souvent à s'exprimer dans le balancement des ni-ni. Selon Cabanis, en matière de goût, on ne peut ni « rester éternellement dans le cercle étroit et servile des imitations », ni « se jeter dans des genres faux ». Équilibre qui implique d' « utiliser avec respect tout ce que les prédécesseurs ont produit de plus utile pour parcourir les chemins nouveaux avec hardiesse ». Cet éclectisme est mieux que la marque de la pensée libérale, il est la loi du siècle.

Ce métissage, toutefois, est-il possible ? Peut-on à la fois innover et récolter, en le soumettant à un tri, l'héritage du passé ? Appeler à grands cris la nouveauté et sentir, comme le souhaite Rémusat, « sous le costume du temps [...], battre encore le cœur de l'ancienne France » ? La société moderne saura-t-elle marier les charmes surannés de la vie aristocratique à l'esprit nouveau ? Cultiver le respect du passé avec la religion du progrès ? Conserver les manières en les dépouillant de leurs conventions et de leur valeur aristocratique ? Apprendre à accepter des hiérarchies dans un monde où elles sont désormais vécues comme des inégalités intolérables ? La littérature pourra-t-elle compter sur de nouvelles élites, issues des profondeurs de la société démocratique, mais restées aristocratiques dans leurs mœurs et dans leur style ?

À toutes ces questions épineuses, Tocqueville répondra par le scepticisme, en doutant que la littérature des siècles démocratiques puisse présenter, « ainsi que dans les temps de l'aristocratie, l'image de l'ordre, de la régularité, de la science et de l'art ». Quant à ceux qui leur donneront une réponse confiante, ils devront d'abord redéfinir l'aristocratie. Le mot, désormais, ne doit plus désigner qu'une aristocratie naturelle, celle du mérite et du talent, vouée à ne consacrer que la supériorité personnelle. On dira qu'il s'agit d'une aristocratie paradoxale et problématique, puisqu'elle n'implique plus la transmission. C'est elle, pourtant, dont on peut faire la source même de la Révolution. Si on en croit Heine, la cause de la Révolution avait déjà trouvé ses partisans parmi « les spirituels roturiers qui vivaient dans les salons de Paris sur un pied d'égalité apparente parmi la haute noblesse, mais à qui de temps à autre un sourire féodal, même à peine sensible et d'autant plus blessant, rappelait la grande, l'outrageante inégalité ».

À condition de repenser l'aristocratie, la littérature peut paraître comme le lieu même des négociations entre l'ancien et le nouveau, apte à décrire le métissage puisqu'elle aussi est métisse. Car ceux qui regardent par-dessus leur épaule, comme Chateaubriand, doivent à la fois présenter la vieille religion comme subversive en son fond et mettre en évidence, comme le fait déjà le *Génie du christianisme*, la parenté entre l'esprit évangélique et la liberté. Et ceux qui, comme Stendhal, regardent vers l'avenir, sont tenus de reconnaître en eux un invincible « penchant aristocratique ». L'époque fait des royalistes anticipateurs et des républicains passésistes.

MONA OZOUF ; Les aveux du roman.

Le dix-neuvième siècle entre Ancien Régime et Révolution.

FAYARD 2001.

Introduction pages 10 à 21 .

